



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

21 | 2015

Varia

---

## Trois *interpretationes* de l'« Antigone » de Sophocle. Gentien Hervet (1541), Georges Rattaller (1550) et Jean Lalemant (1557)

Michele Mastroianni

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5229>

DOI : 10.4000/anabases.5229

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 61-77

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Michele Mastroianni, « Trois *interpretationes* de l'« Antigone » de Sophocle. Gentien Hervet (1541), Georges Rattaller (1550) et Jean Lalemant (1557) », *Anabases* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5229> ; DOI : 10.4000/anabases.5229

---

## Trois *interpretationes* de l'« Antigone » de Sophocle. Gentien Hervet (1541), Georges Rattaller (1550) et Jean Lalemant (1557)

---

Michele MASTROIANNI

### I

Parmi les genres littéraires classiques que le xvi<sup>e</sup> siècle entend faire renaître en France (comme en Italie), la tragédie est sans doute considérée comme le genre le plus prestigieux (probablement à cause des jugements d'Horace et Aristote). Toutefois, en même temps, c'est le dernier genre à être reconstitué selon les modèles anciens. En effet, si l'on excepte quelques tentatives au xiv<sup>e</sup> siècle (telles que l'*Ecerinis* d'Albertino Mussato<sup>1</sup>), ou encore quelques essais érudits au xv<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, dans le sillon de l'imitation de Sénèque<sup>3</sup>, il faut attendre la quatrième décennie du xvi<sup>e</sup> siècle pour avoir, en Italie comme en France, des tragédies repro-

---

<sup>1</sup> Cf. A. MUSSATO, *Écérinide. Épîtres métriques sur la poésie. Songe*, éd. et trad. J.-F. Chevalier, Paris, Les Belles Lettres, 2000; S. LOCATI, *La rinascita del genere tragico nel Medioevo: l'«Ecerinis» di Albertino Mussato*, Zurich, University of Zurich, Faculty of Arts, 2006.

<sup>2</sup> *Trois tragédies latines humanistes: «Achilles» d'Antonio Loschi, «Progne» de Gregorio Correr et «Hiensal» de Leonardo Dati*, éd. et trad. J.-F. Chevalier, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

<sup>3</sup> Cf. M. PASTORE-STOCCHI, «Un chapitre d'histoire littéraire aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles: «Seneca poeta tragicus», in *Les tragédies de Sénèque et le théâtre de la Renaissance*, études réunies par J. Jacquot, Paris, CNRS, 1964, p. 11-36; *Humanist Tragedies*, translated by Gary

duisant fidèlement la structure classique<sup>4</sup>. C'est le cas de la *Tragedia di Antigone* de Luigi Alamanni, probablement composée en Italie avant 1522<sup>5</sup>, mais imprimée en France, à Lyon<sup>6</sup>, en 1533. C'est aussi le cas, pour ce qui concerne la France, de la *Tragedie de Sophoclés intitulee Electra*<sup>7</sup>, de Lazare de Baïf, publiée en 1537, ou de l'*Antigone de Sophoclés*, de Calvy de La Fontaine, datée de 1542, restée inédite jusqu'à nos jours<sup>8</sup>. Il s'agit de traductions/réélaborations des textes grecs, qui marquent le commencement d'une production qui deviendra de plus en plus fertile.

Le retard relatif de cette production, par rapport aux autres genres classiques repris à la Renaissance, est dû surtout à la difficulté présentée par les textes d'origine. Nous en avons un témoignage dans la floraison de traductions en latin et en vernaculaires, surtout dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, une floraison qui caractérise la culture de la Renaissance, mais dans une perspective très différente par rapport à la tradition des traductions médiévales. En effet, au xvi<sup>e</sup> siècle, ce sont en particulier la traduction et la réélaboration des tragédies que nous devons considérer comme étant à la base du phénomène de la «renaissance» humaniste. Ce phénomène a comme justification la volonté de fournir une aide à la lecture de l'original, dont tous les traducteurs dénoncent l'obscurité.

C'est à cause de cette *obscuritas* que les réélaborateurs en italien et en français se sont souvent servis d'intermédiaires, c'est-à-dire de traductions latines des textes grecs. Le but de ces versions en latin est déclaré par tous les traducteurs. Or, le premier de ces traducteurs en latin est Érasme : quoique néerlandais, il peut être considéré comme un personnage étroitement lié au milieu culturel français par l'influence que ses *interpretationes* d'Euripide ont exercée en France à l'époque de l'Humanisme. Lorsqu'il traduit, entre 1504 et 1506, l'*Hécube* et l'*Iphigénie en Aulide*

---

R. Grund, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2011. Cf. aussi W. CLOETTA, *Die Anfänge der Renaissancetragödie*, Halle, Niemeyer, 1892.

<sup>4</sup> Cf. E. Borza, *Sophocles redivivus : la survie de Sophocle en Italie au début du xvi<sup>e</sup> siècle : éditions grecques, traductions latines et vernaculaires*, Bari, Levante, 2007.

<sup>5</sup> Cf. H. HAUVETTE, *Un exilé florentin à la cour de France au xvi<sup>e</sup> siècle. Luigi Alamanni, 1495-1556. Sa vie et son œuvre*, Paris, Hachette, 1903, p. 120 et 239-250; F. LONGONI, «L'Antigone di Luigi Alamanni», in *Antigone, volti di un enigma. Da Sofocle alle Brigate Rosse*, a cura di R. Alonge, Bari, Edizioni di Pagina, 2008, p. 79-107.

<sup>6</sup> *Opere Toscane di Luigi Alamanni* [...], Lugduni, Sebast. Gryphius excudebat, 1533, p. 134-195.

<sup>7</sup> L. DE BAÏF, *Tragedie de Sophoclés intitulee Electra* [...], Paris, Estienne Roffet, 1537; ID., *Tragedie de Sophoclés intitulee Electra*, a cura di F. Fassina, Vercelli, Edizioni Mercurio, 2012.

<sup>8</sup> CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, a cura di M. Mastroianni, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2000.

d'Euripide, dans une lettre-dédicace à William Warham, archevêque de Canterbury, il affirme que son propos en tant que traducteur est celui d'offrir une version fidèle et littérale du texte grec («*Graecanici poematis figuras quasique filum representare, [...] verbum pene verbo reddere, [...] ubique sententiae vim ac pondus summa cum fide Latinis auribus appendere*<sup>9</sup>»). En même temps, Érasme souligne la difficulté qu'il y a à traduire les chœurs, qu'il considère si obscurs qu'ils nécessiteraient un interprète, tel qu'Œdipe ou encore Apollon («*Adde nunc chorus nescio quam affectione adeo obscurus, ut Oedipo quopiam aut Delio sit opus magis quam interprete*<sup>10</sup>»). Par la suite, Érasme énumère encore les obstacles qui rendent difficile la traduction : il s'agit de difficultés métriques, stylistiques et rhétoriques. Mais il faut considérer, comme le souligne Érasme, la corruption des manuscrits, la rareté des exemplaires et le fait qu'à l'époque il n'y avait pas de traductions précédentes pouvant être imitées («*Accedit ad haec codicum depravatio, exemplarium inopia, nulli interpretes ad quos confugiamus*<sup>11</sup>»).

En 1507, le premier traducteur français, François Tissard, nous offre la version latine de trois autres tragédies d'Euripide : *Médée*, *Hippolyte* et *Alceste*. Comme Bruno Garnier l'a justement remarqué, «dans l'intéressante préface en latin on trouve déjà les principes qui dessinent le traducteur humaniste de tragédies, attaché religieusement à la lettre de son original, voué à un labeur sans gloire pour l'utilité de ses lecteurs, sensible aux figures du discours et à la valeur philosophique et morale attribuée à la tragédie et à Euripide<sup>12</sup>» :

*Primum (tamen) illorum post votis morem gerendo ut verbo verbum fideliter unumquodque redderem, nec constructionibus quibuspiam rudibus nimis ac nimis asperis terrerer, quae non multum eleganter nec sine figura dicendi in latinum possunt ad verbum verti. [...] Prodest tamen hac tempestate talis tamque severa translatio his qui Graecis insudare decernunt, quandoquidem magis illorum utilitatis esse quibus traducitur quam eorum qui traducunt censeo, quippe qui traducendo nulla prorsus nec voluptate nec delectatione fruuntur, sed labore et molestia; [...] tamen amicis obtemperare et publicae scholasticorum neotericorum quidem utilitati consulere quam mihi ipse malebam. [...] Namque originem istarum rerum hisce in tragoediis ab Euripide tam claro nobilique*

<sup>9</sup> Il s'agit de l'épître d'Érasme *Guilielmo archiepiscopo Cantuariensi primati Britanniae*, «Cum in animo» (188, éd. Allen). Ici nous citons de *Euripidis Hecuba et Iphigenia latinae factae Erasmo interprete*, éd. J. H. Waszink, in *DESIDERII ERASMI ROTERODAMI, Opera omnia (I-1)*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1969, p. 193-359, ici p. 218.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Cf. B. GARNIER, *Pour une poétique de la traduction. L'«Hécube» d'Euripide en France de la traduction humaniste à la tragédie classique*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 39.

*tragico et scientia et doctrina et antiquitate (fuit enim sub Socrate philosophiae moralis inventore Platonis et Aristotelis condiscipulus) in praesentiarum habes*<sup>13</sup>.

En 1534, un humaniste allemand, recteur de l'université de Leipzig, Joachim Camerarius, publie une *interpretatio latina ad verbum* d'une sélection de tragédies d'Eschyle, Sophocle et Euripide, plusieurs fois réimprimée en France au xvi<sup>e</sup> siècle (et dont l'édition d'Henri Estienne de 1567 fut très répandue) qui a comme but, elle aussi, de faciliter la lecture du texte grec.

La perspective change dans les années trente-quarante avec la parution des premières traductions/réélaborations en vernaculaires. Pour ce qui concerne la France il s'agit de l'*Electra* de Lazare de Baïf et de l'*Antigone* de Calvy de La Fontaine, que nous venons de citer. En effet, dans ces cas, il ne s'agit plus de fournir une simple *interpretatio ad litteram* pour accompagner la lecture du texte grec, mais plutôt de faire une œuvre littéraire qui puisse transposer dans l'*heureuse langue* française la beauté de l'original classique. Tel est en effet le programme annoncé par Calvy dans la lettre-préface *Au lecteur* :

*En la lecture duquel si cler et eloquent œuvre je me suis plusieurs fois esbahy mais encores plus esmerveillé comment il nous demouroit en tenebres et silence, de sorte que à mon petit jugement, sauve la grandeur et préférence d'aultruy, telle taciturnité m'a semblé faire tort et à nous et à ce prince des poetes tragiques digne certes et bien meritant en nostre heureuse langue et avecques nous renommee perpetuelle, luy non moins fameux poetique illustre de la Grece que le facond orateur Demosthenés. A cette cause j'ay esté induict et quasi contraint d'employer ma hardiesse et ma force, si temerité et foiblesse doibvent estre ainsi appellees, pour te le traduire en vers françoys. A quoy avec le temps et non sans travail finalement suys parvenu, ne ignorant point qu'il ne meritast*

---

<sup>13</sup> Cf. F. TISSARD, *Euripidis tragoediae Medea, Hippolytus et Alcestis*, cité par B. Garnier (p. 39-40) qui traduit : «[...] c'est d'abord en me conformant à leurs recommandations que je rendis fidèlement chaque mot séparément par un mot sans craindre l'excès de rudesse et d'âpreté de certaines constructions qui ne peuvent être rendues en latin que privées d'élégance et de figures oratoires. [...] Cependant, à l'époque où nous vivons, des traductions semblables, et ô combien sévères, sont utiles à qui destine sa sueur à l'étude des grecs, puisqu'à mon sens elles servent mieux l'intérêt de ceux pour qui la traduction est faite que l'intérêt de ceux qui traduisent, lesquels, en effet, ne retirent aucun plaisir ni délectation, mais labeur et désagrément [...]; pourtant ce n'est pas à moi-même que je préférerais obéir, mais aux amis et assurément à l'intérêt public des savants modernes. [...] Et l'origine de ces valeurs, la voici sans plus tarder : elle réside dans les tragédies ci-après d'Euripide, qui doit sa célébrité et sa noblesse à son tragique, à son savoir, à sa formation, et à son âge antique : il fut en effet sous l'autorité de Socrate – inventeur de la philosophie morale – le condisciple de Platon et d'Aristote ».

*meilleure traduction, et que je ne me soys pris trop hault: confessant tres bien sa Minerve tres haultaine, ma Muse tres basse, sa Melpomene tres clere, ma vaine tres obscure*<sup>14</sup>.

Dans la même adresse au lecteur Calvy rappelle l'existence d'une traduction en prose de l'*Antigone* précédant sa réélaboration en vers :

Ces jours passés, lecteur est tombee entre mes mains la quatriesme tragedie de Sophoclés traducte de grec en prose françoysse par ung noble docte et saige personnaige de ce reigne non encores mise en plaine lumiere ne divulguee<sup>15</sup>.

Nous ne connaissons pas ce texte en prose ni l'influence qu'il a pu exercer sur l'ouvrage de Calvy. Il faut bien dire tout de même que Calvy, en suivant fidèlement le texte de Sophocle, amplifie et interprète souvent l'original grec dans une perspective de christianisation<sup>16</sup>. La traduction en vers français de l'*Electra* que nous venons de citer, ainsi que d'autres traductions en vers parues avant 1550<sup>17</sup>, sont plus fidèles à l'original que l'*interpretatio* de Calvy, même si les exigences métriques et de rime contraignent les auteurs à des variations et amplifications.

En ce qui concerne, par contre, les traductions latines de tragédies grecques continuant à paraître au fil du xvr<sup>e</sup> siècle, il n'en va pas ainsi. Il s'agit toujours de fournir des supports à la lecture du texte grec, bien plus que dans le cas des versions françaises. Néanmoins, par rapport aux premières *interpretationes* (d'Érasme, de Tissard, ou de Camerarius), on remarque toujours davantage un exercice rhétorique et des prétentions stylistiques dans l'utilisation du latin. Toutefois, ces versions latines peuvent aider à la compréhension de certains glissements sémantiques par rapport à l'originel grec.

<sup>14</sup> Cf. CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 15.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> Cf. notre commentaire (CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 103-221).

<sup>17</sup> 1542: J. AMYOT, *Les Troades* (in Euripide, *Les Troades – Iphigénie en Aulis*, traductions inédites de Jacques Amyot, textes établis par L. de Nardis, Napoli Bibliopolis, 1996); 1544: G. BOCHETEL, *Hécube (La Tragedie d'Euripide nommee Hecuba)*, Paris, Robert Estienne, 1544); 1545-1547: J. AMYOT, *Iphigénie en Aulis* (dans Euripide, *Les Troades – Iphigénie en Aulis*); 1549: TH. SÉBILLET, *L'Iphigénie en Aulide (L'Iphigénie d'Euripide)*, Paris, Gilles Corrozet, 1549).

## II

Nous nous bornerons ici à trois exemples de traduction de la même tragédie grecque, l'*Antigone* de Sophocle : la traduction de Gentien Hervet (1541)<sup>18</sup>, celle de Georges Rataller (1550)<sup>19</sup> et celle de Jehan Lalemant (1557)<sup>20</sup>.

Parmi les trois, Gentien Hervet (1499-1584)<sup>21</sup> est le personnage qui a la plus grande envergure. Dans sa longue vie il fréquenta les milieux intellectuels les plus importants, en France et en Angleterre, où il fut au service d'illustres personnalités de la vie politique et religieuse. À la suite du cardinal Pole, qui, à Londres, lui avait confié l'éducation de l'un de ses frères, Hervet alla à Rome, où il devint secrétaire du cardinal Cervini (le futur pape Marcel II) qu'il accompagna à l'ouverture du Concile de Trente, en 1545. Rentré en France en 1553, Hervet participa activement à la vie (et à la politique) religieuse du royaume. En 1561 il suivit comme vicaire général l'évêque d'Orléans (ville et université auxquelles il resta toujours attaché) au colloque de Poissy, où Hervet fut remarqué par le cardinal Charles de Lorraine, qui le fit chanoine de Reims. Ce même Charles de Lorraine l'employa pour la réforme du diocèse, l'emmenant aussi aux dernières sessions du concile de Trente, en 1563. Ainsi, Hervet devint l'un des grands promoteurs en France des délibérations du concile et fut polémiste et prédicateur contre les protestants pendant les guerres de religion. D'ailleurs, même son activité de philologue, en tant que traducteur du grec, fut souvent orientée vers des buts apologétiques : c'est le cas de ses traductions en latin des Pères grecs (Basile de Césarée, Jean Chrysostome, Maxime le Confesseur, etc.) qui avaient traité de la présence réelle

<sup>18</sup> *Sophoclis Antigone, tragoedia a Gentiano Herveto Aurelio traducta e Graeco in Latinum*, Lugduni, apud Steph. Doletum, 1541.

<sup>19</sup> *Sophoclis Antigone* : une impression de 1550 est une édition *non recognita* par l'auteur, qui publia en 1570 une édition définitive profondément corrigée dans *Tragoediae Sophoclis quotquot extant, carmine Latino redditae Georgio Ratallero [...]*, Antverpiae, ex officina Gulielmi Silvii, 1570.

<sup>20</sup> *Sophoclis Antigone, in Sophoclis Tragicorum veterum facile principis Tragoediae, quotquot extant, septem [...]. Nunc primum Latinae factae, et in lucem emissae per Ioannem Lalamantium [...]*, Lutetiae, apud Michaellem Vascosanum, via Iacobaea, ad insigne fontis, 1557.

<sup>21</sup> Cf. pour un profil bio-bibliographique, *La France des Humanistes. Hellénistes I*, par J.-Fr. Maillard, J. Kecskeméti, C. Magnien, M. Portalier, Turnhout, Brepols, 1999, p. 185-276 ; C. MAGNIEN, article « Hervet (Gentien) » in *Centuriae Latinae II. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières*, réunies par C. Nativel, avec la collaboration de C. Magnien, M. Magnien, P. Maréchaux et I. Pantin, Genève, Droz, 2006, p. 371-379.

dans l'Eucharistie – traductions qui devaient fournir des textes à l'appui de la polémique antiprotestante.

En effet, à l'intérieur d'une production très vaste (controverses théologiques, interventions sur la discipline ecclésiastique, un catéchisme, etc.), les traductions du grec en latin sont les œuvres qui valurent à Hervet sa grande renommée. La traduction de l'*Antigone* de Sophocle est sans doute son chef-d'œuvre. Dans la lettre-dédicace<sup>22</sup>, qui se veut une exaltation de la poésie classique selon les schémas traditionnels («*Quid enim iucundius iis esse potest, qui musarum mysteriis sunt initiati, quam in varia cum Latinorum, tum Graecorum, qui elegantissime scripserunt, autorum lectione versari?*»), Hervet considère le genre tragique comme le plus convenable à une époque pleine d'événements dramatiques :

*Tragoediae autem, quae est humanarum calamitatum quoddam veluti speculum, est hoc tempore iucundior lectio, quod his iam viginti annis tot tumultus sunt excitati, ut perpetua quaedam tragoedia iure videri possit*<sup>23</sup>.

Hervet est fortement conscient du fait que son travail trouve sa raison d'être dans l'aide offerte à ceux qui veulent accéder au texte original sans avoir une parfaite connaissance de la langue grecque. Dans cette perspective, il s'inscrit dans une tradition qui remonte au moins à Érasme. De même que son illustre prédécesseur, Hervet souligne la difficulté de rendre la métrique complexe des chœurs. Il déclare ne vouloir rendre que la pensée (*sententia*) de l'original, tout en négligeant la variété des mètres, et il demeure fidèle au propos d'*exprimere sententiam*. Mais c'est là qu'on retrouve une nouveauté foncière par rapport aux traductions littérales précédentes. L'*interpretatio* d'Hervet accentue le caractère sentencieux du texte original, transformant la tragédie de Sophocle en un véritable florilège de maximes morales : ce qui influence, au niveau du langage, la lecture chrétienne de la tragédie ancienne.

Georges Rataller (1528-1581)<sup>24</sup>, philologue et poète néolatin, est d'origine flamande : néanmoins ses traductions latines des tragédies de Sophocle, de même que les traductions de Camerarius, ont circulé surtout en France, où elles furent largement consultées et utilisées. Né en 1528 à Leuwarden, en Hollande, et mort à

<sup>22</sup> «Gentianus Hervetus Ioanni Turnoni decano Nozerensi s. d.», lettre citée in *La France des Humanistes*, p. 193.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>24</sup> Pour des renseignements au sujet de Rataller, cf. les articles «Rataller» in *Nouvelle biographie générale*, t. XLI, sous la direction de M. le Dr. Hoefler, Paris, Didot, 1862, p. 686-687, et in *Biographie universelle ancienne et moderne. Supplément*, t. LXXVIII, Paris, Michaud Éditeur, 1846, p. 344-345. Cf. aussi M. MASTROIANNI, avant-propos à G. Rataller, *Sophoclis Antigone*, in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 283-286.



Utrecht en 1581, Rattaler suivit des études de littérature et de philologie à l'école de Macropedius. Il étudia aussi le droit à Louvain, à Bourges, à Dôle et à Padoue. De retour d'Italie, il poursuivit une carrière politique prestigieuse. Référendaire au Conseil d'Artois et, par la suite, au Conseil de Malines entre 1550 et 1566, il fut envoyé entre 1566 et 1569 à la cour du Danemark, en tant que représentant de Marguerite de Parme, la régente des Pays-Bas. Le long de toute sa carrière politique, Rattaler s'adonna à une intense activité humaniste, surtout comme traducteur du grec en latin. Tout jeune, en 1546, il publia une traduction en vers latins du poème d'Hésiode, *Les Travaux et les Jours*. À Louvain il commença à traduire Sophocle, dont il diffusa les tragédies, dans son cercle d'amis, au fur et à mesure qu'il les achevait. À son insu furent publiées à Lyon en 1550 trois tragédies (*Ajax*, *Antigone*, *Électre*)<sup>25</sup>, qui ont joui d'une large fortune en France, servant aussi de modèle aux *interpretationes* de Jehan Lalemant qui pilla le texte de Rattaler. En 1570, Rattaler, ayant achevé la version des sept tragédies de Sophocle, publia le *corpus* complet de ces tragédies, révisant et réécrivant ses premières traductions<sup>26</sup>. Il s'agit de la seule édition reconnue par l'auteur. Lorsque Rattaler mourut, il était en train de travailler à la traduction en vers latins des tragédies d'Euripide : en 1581, les textes déjà achevés (*Phoenissae*, *Hippolytus coronatus*, *Andromacha*) furent publiés à Anvers.

Dans sa lettre-dédicace à Frédéric Perrenot, frère du cardinal du Granvelle, lettre liminaire à l'édition officielle de 1570, Rattaler commence par évoquer le problème de l'édition pirate de 1550, qui avait diffusé les rédactions *non recognitae*. La protestation de Rattaler est significative, par le fait qu'elle met en évidence le long travail de révision auquel les versions finales ont été soumises, et, par conséquent, le désir de l'auteur de parvenir à une élégance formelle et à une précision philologique particulièrement soignées. En même temps, Rattaler met l'accent, comme ses prédécesseurs, sur les difficultés textuelles que pose l'original grec. Lui aussi, comme l'avait déjà fait Hervet, compose un éloge de la tragédie classique, genre littéraire dont il souligne à la fois le but moral et pédagogique et dont il célèbre la supériorité par rapport aux écrits des philosophes :

*Quae omnia etsi ex philosophorum libris, ubi latius ista uberiusque disputantur, peti possunt, fit tamen ut eadem in tragoediis varietate exemplorum, καὶ δεικτικῶς illustrata*

<sup>25</sup> Ces tragédies sont publiées in *Tragoediae selectae a Aeschylis, Sophoclis, Euripidis. Cum duplici interpretatione Latina, una ad verbum, altera carmine. Ennianae interpretationes locorum aliquot Euripidis*. [...]. (Lugduni) excudebat Henr. Stephanus, illustris viri Huldrici Fuggeri, 1557.

<sup>26</sup> *Tragoediae Sophoclis quotquot extant carmine Latino redditae Georgio Rattalero, in supremo apud Belgas regio Senatu Mechliniae Consiliario, et libellorum supplicum Magistro, interprete, Antverpiae, ex officina Gulielmi Silvii, typographi regii, 1570.*

*magis afficiant, animisque hominum inhaereant tenacius, quae quasi coram geri videntur. Quam egregia passim exempla obvia sunt, quibus princeps vitam meliorem reddere, quibus alteram sortem adversis sperare, secundis discat metuere? Quis adeo est ferreo vel obstinato ad scelera pectore qui Oedipi aerumnas, aerumnarumque causas legens, non moveatur, non mutetur? Cui non meridiana luce clarius appareat, divinitus sic comparatum, ut atrocita flagitia poenae etiam consequantur consimiles? Quid de Atreo, et Thyeste, quid de miserrima Priami fortuna, quid de aliis dicam? Quorum etsi veterum alii libri meminere, cum tamen in aures, cum in oculos incurrunt, magis feriunt animos<sup>27</sup>.*

Cet éloge de la tragédie devient un éloge de la vie intellectuelle en général, de l'*otium*, que l'on exerce principalement dans cette activité littéraire, qui a passionné plusieurs grands hommes de l'antiquité :

*In eiusmodi sane, ut insulsi isti rerum aestimatores putant, ludicris non piguit olim summos viros ocium consumere, uti Sophoclem, quem M. Tullius alicubi inter philosophos recenset, ac doctissimum hominem, poetamque divinum nominat ad extremam pene senectutem, Dionem, Dionysium Siculorum tyrannum, C. Caesarem, Octavium Augustum, et alios, quos longum esset enumerare<sup>28</sup>.*

Parmi les trois traducteurs dont il est question ici, Rataller est sûrement le plus « philologue », c'est-à-dire le plus attentif aux aspects techniques du langage tragique grec. En effet, le traducteur met en évidence les problèmes posés par la traduction des parties chorales, dans un petit paragraphe (*De ratione versuum ad lectorem*) – une espèce d'avertissement au lecteur, conçu comme un avant-propos au texte traduit :

*De ratione carminum, quibus usus est Sophocles, non puto abs re fore, si paucis admoneam, extra choros vix alio genere, quam iambicis trimetris acatalecticis usum fuisse. Sub finem Oedipi Tyranni aliquot sunt versus trochaici tetrametri, ut etiam in Oedipo Colonaeo, et aliquot exametri in Philoctete, quos ubique etiam nos reddidimus. In choris ob varia, et Latinis inusitata, et multa incognita genera, id praestare non liquit, sed ubi in iis notare atque animadvertere potuimus anapaestica, trochaica, et alia id genus Latinis usitata, ea, pro eo atque in nobis fuit, expressimus. Qui autem περι μέτρων, quae usurpat in choris Sophocles, plenius erudiri desiderat, is, quae huc pertinebunt, ex Demetrio Triclinio Graeco grammatico petat, qui opusculum ea de re editum reliquit<sup>29</sup>.*

<sup>27</sup> Édition d'Anvers citée, ff. \*3v – \*4r.

<sup>28</sup> *Ibid.*, f. \*4r.

<sup>29</sup> *Ibid.*, f. \*5v.

Le troisième traducteur latin, Jehan Lalemant, est presque un inconnu. On a sur lui fort peu de renseignements<sup>30</sup>. Médecin et érudit, il naquit et vécut à Autun, où il mourut dans la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Il acquit une certaine renommée par ses travaux de médecine et d'érudition historique, et notamment *Anni Hebraei et omnium fere exterarum et praecipuarum gentium ratio et cum Romano collatio*, Genevae, 1571. Ayant fait, comme la plupart des médecins humanistes de son époque, des études classiques solides, il acquit une bonne connaissance du grec et du latin, ce qui lui permit d'accomplir toute une série de traductions du grec en latin et du grec en français. Nous pouvons citer la traduction en français des *Philippiques* de Démosthène, la traduction en latin de quelques-unes des œuvres de Galien et d'Hippocrate et, surtout, la traduction latine des tragédies de Sophocle, publiée en 1557<sup>31</sup>.

Lalemant, on l'a dit, utilise la traduction *non recognita* de Rataller et dans sa préface souligne lui aussi l'importance du genre littéraire tragique, qu'il considère *vitae humanae speculum*, tout comme la comédie. En outre, il attribue à son œuvre de traducteur une fonction d'explication du sens « mystérieux » du texte poétique :

*Quoniam poetae solent involucris, et ambagibus veritati tenebras offundere, et veluti suo velum poemati praetendere, ut inde quasi a mysteriis sacrorum ignarum vulgus et indoctum (cuius tamen instruendi praecipua cura esset habenda) arceant, nihil me alienum a meo instituto facturum existimavi, si velum, quod singulis Sophoclis tragoediis praetensum est, contraherem, et veritatem, quae figmento poetico subest, patefacerem. Sic enim existimavi, fore uti noster hic labor inanis, et frustra susceptus permultis videretur, nisi quae sub aenigmate dicta sunt a Sophocle, ob oculos eorum ponerem, qui vel Oedipum domi non habent, vel Delio egent natatore. [...] Et vero cum tragoedia non minus quam comoedia vitae humanae speculum sit, hominumque mores, dicta, facta, fortunae varios incertosque eventus, et vitae calamitates, haec in humilibus, illa in heroum personis repraesentet, non video, quomodo quis sese veluti in speculo possit contemplari, ni apud se perpendat et consideret, quid sibi ires velit, et quo tendat operis argumentum: quod et ipsum cum tectum sit et velatum, ab his qui interpretationem poetarum suscipiunt, siquidem docere volunt, est retegendum*<sup>32</sup>.

En effet, dans la perspective de Lalemant, la version doit aider non seulement à traduire fidèlement d'une langue à l'autre, mais aussi à éclaircir un texte qui, comme tout ouvrage poétique, cache *mysteria sacrorum* et voile la vérité *figmento poetico*.

<sup>30</sup> Cf. article « Lalemant » in C. MUTEAU, J. GARNIER, *Galerie bourguignonne*, Dijon, J. Picard, 1858-1860. Cf. aussi M. MASTROIANNI, avant-propos à J. Lalemant, *Sophoclis Antigone*, in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 341-343.

<sup>31</sup> Cf. *Sophoclis Tragicorum veterum facile principis Tragoediae*.

<sup>32</sup> *Ibid.*, ff. 8v-9r (In *Sophoclis tragoedias praefatiuncula per Ioannem Lalamantium*).

## III

Pour qu'on puisse se rendre compte de la portée des trois *interpretationes* latines et de leurs caractères spécifiques, nous allons analyser brièvement la version d'un des passages les plus célèbres – et en même temps problématiques – de l'*Antigone* de Sophocle.

Il s'agit du premier *stasimon* de l'*Antigone* (vv. 332-383) considéré, en général, comme un hymne à la *dignitas hominis*. Dans le contexte d'une tragédie qui développe une réflexion sur le comportement de l'homme par rapport aux lois divines et aux lois humaines, le chœur évoque les conquêtes de ce même homme, capable de soumettre à son propre pouvoir les forces de la nature, mais capable aussi de créer les institutions sociales<sup>33</sup>. Nous allons citer la traduction de Paul Mazon<sup>34</sup>, l'une des versions françaises qui font le plus autorité, tout en considérant qu'à cause de la difficulté du texte grec, on est ici face à une hypothèse interprétative plus qu'en présence d'une traduction *ad litteram* :

Il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est pas de plus grande que l'homme. Il est l'être qui sait traverser la mer grise, à l'heure où soufflent le vent du Sud et ses orages, et qui va son chemin au milieu des abîmes que lui ouvrent les flots soulevés. Il est l'être qui tourmente la déesse auguste entre toutes, la Terre, la Terre éternelle et infatigable, avec ses charrues qui vont chaque année la sillonnant sans répit, celui qui la fait labourer par les produits de ses cavales. Les oiseaux étourdis, il les enserme et il les prend, tout comme le gibier des champs et les poissons peuplant les mers, dans les mailles de ses filets, l'homme à l'esprit ingénieux (περιφραδῆς ἀνὴρ, v. 347 : Hervet, *ingeniosus homo* ; Rataller, *plenus industria homo* ; Lalemant, *solers homo et industrius*). Par ses engins il se rend maître de l'animal sauvage qui va courant les monts, et, le moment venu, il mettra sous le joug et le cheval à l'épaisse crinière et l'infatigable taureau des montagnes. Parole, pensée vite comme le vent, aspirations d'où naissent les cités, tout cela, il se l'est enseigné à lui-même, aussi bien qu'il a su, en se faisant un gîte, se dérober aux traits du gel ou de la pluie, cruels à ceux qui n'ont d'autre toit que le ciel. Bien armé contre tout, il ne se voit désarmé contre rien de ce que lui peut offrir l'avenir. Contre la mort seule, il n'aura jamais de charme permettant de lui échapper, bien qu'il ait déjà su contre les maladies les plus opiniâtres imaginer plus d'un remède. Mais, ainsi maître d'un savoir dont les ingénieuses ressources dépassent toute espérance, il peut prendre ensuite la route du mal tout comme du bien. Qu'il

<sup>33</sup> Cf. MASTROIANNI, *Le Antigoni sofoclee*, p.203-221 (chap. VI: «Miseria o dignità dell'uomo?»).

<sup>34</sup> Cf. Sophocle, *Les Trachiniennes – Antigone*, texte établi par A.Dain et traduit par P.Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1962<sup>2</sup>, p.84-86 et J.C.Kamerbeek, *The Plays of Sophocles. Commentaries. Part III. The Antigone*, Leiden, E.J. Brill, 1978, p.13-15 et 82-86.

fasse donc dans ce savoir une part aux lois de sa ville et à la justice des dieux, à laquelle il a juré foi ! Il montera alors très haut dans sa cité, tandis qu'il s'exclut de cette cité le jour où il laisse le crime le contaminer par bravade. Ah ! qu'il n'ait plus de part alors à mon foyer ni parmi mes amis, si c'est là comme il se comporte !

Ce *stasimon* pose plusieurs problèmes d'interprétation. D'abord en raison de la signification problématique des vers 332-333 (Πολλὰ τὰ δεινὰ κοῦδὲν ἄν / θρώπου δεινότερον πέλει), ensuite à cause de l'ambiguïté et de l'incertitude concernant le sens de certains passages. Il est donc nécessaire de faire quelques sondages dans cette direction.

Avant tout, il nous semble important de relever que l'interprétation de ce *stasimon*, en tant que célébration de la grandeur humaine, est en contradiction avec le contexte de la tragédie. Un contexte qui est, finalement, le moins indiqué pour une exaltation de la *dignitas hominis*. Lorsque le chœur entonne son chant, des événements terribles ont été évoqués : le sort maudit d'Œdipe, la lutte fratricide entre Étéocle et Polynice, la profanation du cadavre de Polynice, la rage furieuse (l'ὄργη) de Créon. Guido Paduano a souligné que ce *stasimon* « a posé à la critique l'un des problèmes les plus compliqués de tout le théâtre sophocléen, à cause justement des difficultés à résoudre, si l'on essaie de comprendre le sens de l'action dramatique qui est en train de se dérouler et son rapport avec la réflexion du chœur<sup>35</sup> ». En effet, ce *stasimon* semble être davantage une méditation sur l'ambiguïté de l'homme qu'une exaltation de sa grandeur. Son interprétation dépend de la signification des termes δεινά, δεινότερον.

Voici comment sont employés ces termes dans le texte de Sophocle et leur traduction dans les *interpretationes* latines qui nous intéressent :

**SOPHOCLE, *Antigone*, vv. 332-333 :**

Πολλὰ τὰ δεινὰ κοῦδὲν ἄν / θρώπου δεινότερον πέλει.

(« Bien des choses au monde sont merveilleuses (étonnantes, terribles, effrayantes), mais aucune n'est plus merveilleuse (étonnante, terrible, effrayante) que l'homme »).

**GENTIEN HERVET, *Sophoclis Antigone*, vv. 354-355 (in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, édition par M. Mastroianni, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2000, p. 245) :**  
Ingeniosa multa : sed / nihil acutius viro.

**GEORGES RATALER, *Sophoclis Antigone*, vv. 364-366 (in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 301) :**

<sup>35</sup> Cf. le commentaire à *L'Antigone*, in Sofocle, *Tragedie e frammenti*, vol. I, a cura di G. Paduano, Torino, UTET, 1982, p. 274-275.

Plurima ubique stupenda videmus : / sed nihil aeque stupendum, ac hominem / Natura parens protulit unquam.

JEHAN LALEMANT, *Sophoclis Antigone*, vv. 527-532 (in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 363-364) :

Multa passim miracula, / multam ubique solertiam / ostentat natura. At nihil / producit haec ipsa tamen / quicquam aut admirabilius / aut solertius homine.

En grec, l'adjectif δεινός se charge de deux significations opposées. En général il est employé pour signifier ce qui suscite la terreur ou l'émerveillement. Dans certains contextes, il exprime la splendeur éblouissante de l'intelligence humaine, dans d'autres la monstruosité du mal ou encore le pouvoir terrible de la Destinée. Τὸ δεινόν signifie ce qui est excessif et nous étonne, en bien comme en mal. C'est pour cette raison que les traductions modernes de Sophocle rendent δεινός tantôt par «*admirable, merveilleux*», tantôt par «*terrible*» (et par leurs synonymes). Toutefois, le choix de «*terrible*» semble plus convaincant.

En effet l'interprétation de δεινός comme adjectif qui qualifie positivement remonte aux *interpretes* du xvi<sup>e</sup> siècle français. Avant eux, Luigi Alamanni, publiant en 1533 à Lyon sa *Tragedia di Antigone*, qui devait jouir en France d'une fortune exceptionnelle<sup>36</sup>, avait traduit δεινός par «*noioso e rio*», c'est-à-dire «*nuisible et méchant*» :

*Tra quanti altri animali  
Creò natura mai sott'alcun clima,  
Nessun (se ben s'estima)  
Si truova più dell'uom noioso e rio*<sup>37</sup>.

Il est clair que, pour Alamanni, le texte de Sophocle n'était pas ambigu, et le *stasimon* proposait une réflexion sur la négativité des pouvoirs de l'homme, sûrement pas une exaltation de la *dignitas hominis*. D'ailleurs, après cette définition solennelle («*il n'y a personne de plus nuisible ni de plus méchant que l'homme*»), Alamanni amplifie le texte grec, en accentuant la violence exercée par l'homme sur la nature. En outre, Alamanni renforce son interprétation pessimiste par une variante introduite dans un passage crucial de ce *stasimon*. Là où Sophocle se

<sup>36</sup> Cf. LONGONI, «*L'Antigone di Luigi Alamanni*», in *Antigone, volti di un enigma*, p. 79-107; M. MASTROIANNI, «*La Tragedia di Antigone di Luigi Alamanni e L'Antigone de Sophoclés di Calvy de La Fontaine. Un caso di intertestualità?*», *Le Moyen Français*, 66 (2010), p. 69-86. Cf. aussi HAUVETTE, *Un exilé florentin à la cour de France au xvi<sup>e</sup> siècle*, p. 120 et 239-250.

<sup>37</sup> Cf. L. ALAMANNI, *Tragedia di Antigone*, vv. 456-459, a cura di F. Spera, Torino, Edizioni Res, 1997, p. 26.

borne à dire que l'homme « peut prendre la route du mal tout comme du bien » (v. 366), Alamanni ajoute que celui qui, tout en commettant le mal, croit être un homme, est en réalité une bête féroce (« chi prezzando poco / il bene, in cure vil gli anni comparte, / [...] / deh com'è fera ch'esser uom si crede<sup>38</sup>! »).

Par contre, les premières traductions latines en France établissent cette version qu'on pourrait définir comme optimiste, qui va transformer le chœur de Sophocle en une célébration de la *dignitas hominis*. Ce qui advient à partir de la traduction du πολλά τὰ δεινά. Chez Hervet δεινός est traduit par *ingeniosus* et *acutus*; chez Rataller δεινός devient *stupendus*; chez Lalemant τὸ δεινόν et δεινός sont rendus par *miraculum*, *solertia*, *admirabilis*, *solers*. Les deux premières versions-réélaborsations en langue française – celle de Calvy de La Fontaine (1542) et celle de Jean-Antoine de Baïf (1573) – sont probablement redevables de la traduction de Hervet. En effet, chez eux aussi, on retrouve l'interprétation positive de δεινός. Calvy, pour sa part, traduit δεινός par *excellent*:

*Combien qu'au monde y ayt cent mille choses  
Esquelles sont maintes vertuz encloses,  
combien qu'au monde y ayt maincte industrie  
Tres excellente au parfaict accomplye,  
Rien ne se trouve ainsi excellent comme  
Est triumpphant et plain de gloire l'homme<sup>39</sup>.*

Baïf laisse tomber δεινός, escamotant ainsi les difficultés posées par l'interprétation de πολλά τὰ δεινά. Toutefois, lorsqu'il exalte l'*esprit humain* « inventeur », Baïf pourrait être influencé par l'adjectif *ingeniosus* dont Hervet se sert en traduisant δεινός :

*Qu'est-ce que l'esprit humain  
Pour s'aider n'a inventé?  
Et qu'y a-t-il que sa main  
N'ait hardiment attenté<sup>40</sup>?*

Il faudra attendre l'époque romantique pour redécouvrir l'interprétation « pessimiste », sans doute la plus correcte, même si parmi les critiques modernes certains préfèrent l'option « optimiste<sup>41</sup> ». En effet, en 1804, Hölderlin, dans

<sup>38</sup> *Ibid.*, vv. 512-515, p. 28.

<sup>39</sup> CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, vv. 585-590, p. 35.

<sup>40</sup> J.-A. DE BAÏF, *Antigone*, vv. 395-398, in *La tragédie à l'époque d'Henri II et de Charles IX. Vol. V: 1573-1575*, dir. par E. Balmas et M. Dassonville, Paris-Firenze, PUF-Olschki, 1993, p. 32.

<sup>41</sup> Nous pouvons citer quelques-unes de ces traductions « optimistes », réimprimées jusqu'à présent : « Many wonders there be, but naught more wondrous that man » (de

une traduction d'*Antigone* qui fera date, pour rendre δεινός<sup>42</sup> choisit l'adjectif *ungeheuer*. *Ungeheuer* évoque la monstruosité et s'adapte fort bien à la situation d'horreur de la pièce.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la version que nous qualifions d'«optimiste» remonte aux *interpretes* français de la Renaissance, et d'abord aux traducteurs néo-latins, qui ont eux-mêmes été influencés par une traduction latine *ad verbum* de l'érudit allemand Joachim Camerarius [Kammermeister] (1500-1574), transmetteur de nombreux textes classiques, dont les versions latines littérales d'auteurs grecs avaient été utilisées dans les écoles en Europe, et surtout en France. Camerarius avait traduit δεινός par *sagax* («*Multa sagacia: at nihil homine sagacius est*<sup>43</sup>») et dans un commentaire qui, en 1534, accompagnait sa traduction, il avait noté :

*Chori carmen ingenium humanum praedicat, neque quicquam homine dicit esse callidius, nec item audacius, perque fas et nephas ruere in omnia. Talis fere est sententia Horatianae Odae, cuius initium, Sic te diva potens*<sup>44</sup>.

En réalité, l'adjectif *sagax* de la traduction de Camerarius, à la lumière de cette note, se charge d'une signification ambiguë, sinon négative, puisqu'il est rapproché des adjectifs *callidus* et *audax*. Un rapprochement qui renvoie à la perspective horatienne de la troisième *Ode* du premier livre, où la race humaine est décrite en tant que capable «de s'élançer, dans son audace à tout endurer, sur la voie interdite de l'impiété<sup>45</sup>». On voit donc comment ces traductions peuvent fonder une interprétation conceptuelle du texte grec qui, parfois, altère le sens de l'original, à cause d'un glissement sémantique, même si à la base de la version il y a, comme dans ce cas, un jeu d'intertextualité avec la poésie latine classique.

---

F. Storr, London, The Loeb Classical Library, 1912); «Il est bien des *merveilles* en ce monde, il n'en est pas de *plus grande* que l'homme» (de P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1955); «Molti sono i *prodigi*, e nulla è *più prodigioso* dell'uomo» (de F. Ferrari, Milano, Rizzoli, 1982).

<sup>42</sup> Cf. *Antigone di Sofocle nella traduzione di Friedrich Hölderlin*, con un saggio di G. Steiner, Torino, Einaudi, 1996, p. 45: «Ungeheuer ist viel. Doch nichts / ungeheuer, als der Mensch».

<sup>43</sup> Cf. *Tragoediae selectae Aeschylis, Sophoclis, Euripidis, cum duplici interpretatione Latina, una ad verbum, altera carmine [...]*, [Genevae,] excudebat Henricus Stephanus, 1567, p. 767: il s'agit d'un recueil où les traductions de Rataller sont accompagnées de la traduction *ad verbum* de Camerarius de 1534.

<sup>44</sup> Cf. *Commentarii interpretationum Argumenti Thebaidos Fabularum Sophoclis, auctore Ioachimo Camerario [...]*, Haganoae, ex Officina Seceriana, 1534, p. 72.

<sup>45</sup> Cf. Hor., *Carm.*, I, 3, 25-26: «Audax omnia perpeti / gens humana ruit per uetitum nefas» (éd. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1959<sup>6</sup>, p. 11).



Dans la partie finale du *stasimon* les variantes des trois traductions latines attestent la difficulté du texte :

**Sophocle, *Antigone*, vv. 365-375** (trad. de P. Mazon, revue par nous) :

Σοφόν τι τὸ μηχανόεν / τέχνας ὑπὲρ ἐλπίδ' ἔχων, / τοτὲ μὲν κακόν, ἄλλοτ' ἐπ' ἐσθλὸν ἔρπει, / νόμους παρείρων χθονὸς / θεῶν τ' ἔνορκον δίκαν / ὑψίπολις ἄπολις· ὅτω τὸ μὴ καλὸν / ξύνεστι τόλμας χάριν· / μήτ' ἔμοι παρέστιος γέ- / νοιτο μήτ' ἴσον φρονῶν / ὅς τάδ' ἔρδοι.

(«Mais, ainsi maître d'un savoir dont les ingénieuses ressources dépassent toute espérance, [l'homme] peut tantôt prendre la route du mal tantôt la route du bien. S'il veut accueillir les lois de son pays et la justice des dieux à laquelle il a juré foi, il sera très haut dans sa cité (= ὑψίπολις) : il sera exclu de cette cité (= ἄπολις), si par orgueil il accueille le mal. Ah ! celui qui se comporte de cette façon, qu'il n'ait plus de part à mon foyer qu'il ne puisse partager mes pensées»).

**GENTHEN HERVET, *Sophoclis Antigone*, vv. 382-392** (in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 245-246) :

*Vafer is, atque callidus / arteis praeter spem habens, / nunc ad malum, sed nunc ad bonum vergit, / revellens leges patriae, / Deumque iustitiam, nunc patria / superbus, nunc inimicus patriae : / et honestum qui nihili / facit ob audaciam. / Sed mihi nec familiaris, / iure nec aequalis siet, / haec qui facit.*

**GEORGES RATALLER, *Sophoclis Antigone*, vv. 404-418** (in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 245-246) :

[...] *artibus, et sapientia, / quam credi posset, maiore / est peditus. Aliquando / ad virtutis studium fertur, / aliquando ad vitium. Cum patrias / servat leges et iustitiam, / tota colitur in urbe. / At quando nullo temerarius / studio movetur honesti / vilior est, quam ut civeis inter / numeretur aut locum habeat. / O utinam neque eodem mecum / tecto unquam contingat vivere, / nec amicus fiat, qui talia / patrare facinora audet.*

**JEHAN LALEMANT, *Sophoclis Antigone*, vv. 600-625** (in CALVY DE LA FONTAINE, *L'Antigone de Sophoclés*, p. 365-366) :

*Solers inventum est illius, / maioreque, ac credi queat, / excogitandis artibus / praeditus est prudentia. / Et modo in vitium ruit, / modo fertur ad studium / virtutis. Cumque patrias / servat leges, tunc civium / habetur praestantissimus, / et tota in urbe colitur. / At cuicumque studium / nullum honesti est, sed dedecus / sustinet et opprobria, / vivitque in ignominia, / nae ille dignus est qui suae / stultae poenas audaciae / det, et extorris patria / civitateque careat. / Ne mihi sit ille utinam / unquam vicinus, aut vero / sub iisdem sit trabibus / mecum, sed nec unanimis / eadem mecum sentiat, / aut vivat amicus mihi, / haec quicumque facinora / patrare improbus sustinet.*

L'introduction d'une donnée qui n'existe pas dans le texte grec (Hervet : «honestum qui nihili facit» ; Rataller : «quando nullo [...] studio movetur honesti» ; Lalemant : «cuicumque studium nullum honesti est»), mais qui correspond à une

addition/variante de la traduction italienne de Luigi Alamanni («*ma chi prezzando poco il bene*<sup>46</sup>»), démontre l'influence de la réélaboration italienne sur les versions composées en France (latines et en langue vulgaire). Le renvoi à Alamanni est dû au fait que le *stasimon* (comme d'habitude toutes les parties chorales des tragédies grecques) est obscur et que la traduction relève d'une tentative d'éclaircissement du texte original, sinon d'une véritable lecture exégétique du texte grec.

En guise de conclusion, on peut dire que les traductions signalées ne sont certainement pas des chefs-d'œuvre poétiques. Toutefois, les versions mentionnées nous offrent le témoignage d'un travail inlassable sur les ouvrages grecs pour y découvrir les secrets de la langue et, surtout, pour pénétrer le sens des textes poétiques d'origine. Ainsi, par leur entreprise, les traducteurs s'engagent dans un dialogue intertextuel – se lisant mutuellement – et ils donnent une contribution d'une indéniable valeur pour l'édification du grand laboratoire humaniste.

**Michele Mastroianni**

Professeur de littérature française à  
l'université du Piémont Oriental.  
Dipartimento di Studi Umanistici  
Piazza S. Eusebio, 5  
13100 Vercelli (Italie)  
michele.mastroianni@unipmn.it

---

<sup>46</sup> Cf. ALAMANNI, *Tragedia di Antigone*, vv. 505-515, p. 28: «Questo intelletto sprona / talora al male, al ben talora altrui, / ma sol saggio è colui / ch'ama gli Dei, la patria, e l'alma fede, / e quanto altro possiede / come fral possession da sé diparte, / e gir lo lassa alla Fortuna in gioco; / ma chi prezzando poco / il bene, in cure vil gli anni comparte, / deh come giugne a notte innanzi sera! / deh com'è fera ch'esser uom si crede!».